

# Métaux, chefs et forgerons chez les Rukuba (Benue-Plateau State, Nigeria)<sup>1</sup>

JEAN-CLAUDE MULLER  
Département d'Anthropologie  
Université de Montréal

## SUMMARY

This article presents a description of metal technology among the Rukuba and an analysis of the position occupied by the blacksmith in their social organisation. The blacksmiths in Africa have differing status in different tribes and various authors have offered some explanations of these variations. The ambiguous place of the blacksmiths among the Rukuba might shed some light on the comparative study of their situation.

Nous nous proposons dans cette étude de décrire la technologie des métaux chez les Rukuba et de définir et d'analyser la place occupée par le forgeron dans l'organisation sociale de cette ethnie. La place occupée par le forgeron dans les sociétés africaines, place importante au plan technologique et variable au point de vue social, a été remarquée par de nombreux auteurs qui ont émis certaines hypothèses à ce sujet. Notre but sera de fournir ici des matériaux comparatifs relatifs à une population du Haut Plateau Nigérien et de discuter quelques interprétations récentes. Nous verrons, au cours de notre description, que les Rukuba placent le forgeron tout près du chef dans l'échelle sociale et nous analyserons leurs positions respectives au sein de la structure sociale.

<sup>1</sup> Le travail de terrain dont résulte cet article s'est déroulé chez les Rukuba alors que l'auteur était employé par L'UNESCO dans la ville voisine de Jos. Un second séjour, financé par le département d'Anthropologie de l'Université de Rochester, N.Y., s'y effectua pendant l'été 1968 et un troisième, défrayé par le Conseil des Arts du Canada, me permit d'y retourner en décembre 1971 et janvier 1972.

Il n'y a pas de mythes concernant les forgerons chez les Rukuba ni d'histoires relatant l'origine du feu, du fer ou des autres métaux. Il existe toutefois des "explications" sur les progrès accomplis après la découverte de la fonte. On dit que quelqu'un découvrit le fer par hasard, en fit une lame de houe et la montra, un de ses amis en fit autant et y ajouta un manche, etc. Une réflexion courante des Rukuba est qu'ils ne peuvent pas savoir ces choses puisqu'il n'y avait personne pour l'écrire ni pour en faire passer le souvenir. En l'absence de tout mythe justifiant et établissant la place du forgeron dans la société nous devons la découvrir à travers les rites, les comportements et les théories locales.

### *Résumé de l'organisation sociale*

Les Rukuba, population d'environ 12,000 personnes, vivent sur le Plateau Nigérian, à quelque 25 milles de la ville de Jos, ville construite entre 1910 et 1915 par les anglais après leur conquête du Plateau en 1905. Les Rukuba sont, aujourd'hui encore, presque tous agriculteurs; ils parlent une langue de la famille Benue-Congo de la classification de Greenberg (1963:8-9). Cette langue n'est comprise d'aucune des populations adjacentes ou proches voisines qui sont au nombre d'une douzaine, bien que des liens politico-rituels unissent les Rukuba avec la plupart d'entre elles.

Les Rukuba sont divisés en deux moitiés exogamiques; la filiation est patrilinéaire et la résidence est patrivirilocale. Les unités matrimoniales pertinentes sont, à part les moitiés, ce que j'appelle des unités preneuses d'épouses qui sont généralement localisées. Les unités preneuses d'épouses ne sont pas nécessairement des groupes de parenté ni de descendance et l'on peut trouver des clans d'origine étrangère à l'intérieur d'une même unité preneuse d'épouses. Les membres de ces unités preneuses d'épouses peuvent épouser en mariage primaire i.e., le premier mariage d'une femme, les femmes de n'importe quelle autre unité preneuse d'épouses de l'autre moitié et les membres d'une unité preneuse d'épouses épousent en mariage secondaire i.e., le second et/ou subséquent mariage d'une femme, les femmes mariées dans d'autres unités preneuses d'épouses de la même moitié à

l'exclusion des femmes déjà mariées à un des membres de l'unité preneuse d'épouses en question. En effet, il n'y a pas de divorce chez les Rukuba et une femme peut donc avoir plusieurs maris — théoriquement un par unité preneuse d'épouses de la moitié opposée à celle où elle est née, — mais elle ne cohabite qu'avec un à la fois (Muller 1969; 1972; 1973).

Les unités territoriales distinctes sont ce que j'appelle des villages; ceux-ci consistent en une ou plusieurs unités preneuses d'épouses. Dans le premier cas le village est divisé en clans dont le principal et, en général, le plus important démographiquement parlant, est celui du chef; le second clan en importance est celui qui est dirigé par le gardien mystique des enfants de femmes nées dans le village — et donc mariées dans les unités preneuses d'épouses de l'autre moitié —. Ces deux fonctions se trouvent dans chaque village mais la plupart de ceux-ci ont en outre un clan dont le chef est le "père de la brousse" (Muller 1971), un autre dont le chef est le faiseur et/ou l'apaiseur de pluie, etc.

Dans le second cas le village comprend des membres des deux moitiés exogamiques; le chef et les autres officiers ci-dessus énumérés viennent de l'unité preneuse d'épouses démographiquement majoritaire. Le ou les groupes minoritaires de l'autre moitié forment une ou plusieurs unités preneuses d'épouses de l'autre moitié mais les membres de ces groupes n'ont que le statut inférieur d'assistants rituels; ces groupes ont toutefois chacun un gardien mystique pour la santé de leurs "enfants de sœurs" mais ils n'ont aucune prérogative politique.

Les différences de richesse sont minimes dans la société rukuba traditionnelle. Tout le monde est agriculteur, même les chefs et les forgerons. Cependant, les chefs ont droit à certains tributs de biens de consommation (pots de bière et viande) lors de certaines occasions et ils peuvent bénéficier du produit du travail collectif effectué sur leurs champs dans certains cas. Tout ceci, cependant, n'est pas assez important pour leur permettre de se passer de travailler eux-mêmes.

La fonction la plus spectaculaire du chef est d'être un bouc émissaire (Muller 1971; 1975). Toute catastrophe majeure, sécheresse, épidémie, invasion de sauterelles, défaite à la guerre,

est attribuée à la faiblesse de son "sang" et à son manque de "blancheur", synonyme ici de chance; le chef est alors déposé ce qui est censé ramener l'ordre.

### *Les métaux et leur extraction*

La contrée rukuba abonde en minerais d'étain mais les Rukuba ne le connaissaient pas comme un métal utile avant l'installation des mines sur le Plateau Nigérian. Le nom donné par les Rukuba à l'étain ainsi extrait est le nom Hausa, *kuza*. Mais les Rukuba utilisent toutefois un mélange d'étain et de colombite trouvé dans le fond des ruisseaux et des rivières et nommé *kumu kushit*, litt. "sable de rivière noir". C'est un des ingrédients nécessaires à un rite servant à ressusciter ou à maintenir en vie les foudroyés. Il faut noter ici que l'étain était déjà connu et extrait sur le Plateau lors de la civilisation Nok, *circa* 500 avant Jésus-Christ (Fagg 1960; 291) et que certaines tribus voisines le connaissent encore et en faisaient commerce mais les Rukuba ne s'y intéressaient pas sauf pour des fins curatives.

Les Rukuba utilisaient le cuivre et le laiton, *untiu* (terme désignant les deux métaux), qu'ils se procuraient par l'intermédiaire des forgerons établis chez les Irigwe. Peu de forgerons rukuba travaillaient eux-mêmes ces deux matériaux d'importation avant la conquête britannique, les produits finis étant, semble-t-il, plus avantageux à se procurer à la source, chez les forgerons établis chez les Irigwe, que de passer par l'intermédiaire d'un forgeron rukuba. Les objets en cuivre trouvés chez les Rukuba étaient essentiellement des objets rituels (lances) ou d'apparat (disques plats cousus au harnachement des chevaux ou au costume des chasseurs et anneaux de doigts cérémoniels revêtus lors du premier mariage d'une femme).

Mais le métal connu de tous était le fer, *inton* dont on faisait et fait encore principalement des houes, des sabres, des couteaux, des faucilles, des brides et des clochettes pour les chevaux ainsi que quelques ornements, bracelets et chaînes, servant à parer les garçons lors de leur initiation. Le minerai de fer, *igiere*, ou *kita inton*, litt. "pierre de fer", hématite et limonite, se trouve partout mais il existait des places reconnues comme récelant un minerai

de plus haute teneur. Il était récolté par les hommes et les jeunes gens et n'importe qui pouvait se procurer sans difficulté ce qui lui était nécessaire. Ceux qui avaient besoin de fer pour leurs outils en extrayaient et en fabriquaient ou encore en échangeaient à ceux qui en avaient en surplus. Le minerai était ramassé en surface mais dans les gisements contenant du bon minerai on grattait quelque peu le sol pour en sortir les pierres. Ceci n'alla jamais jusqu'à la construction de puits d'extraction proprement dits. Le forgeron ne s'occupait généralement pas de l'extraction; "il était bien trop occupé dans sa forge" est un commentaire souvent entendu pour expliquer son absence près des fourneaux.

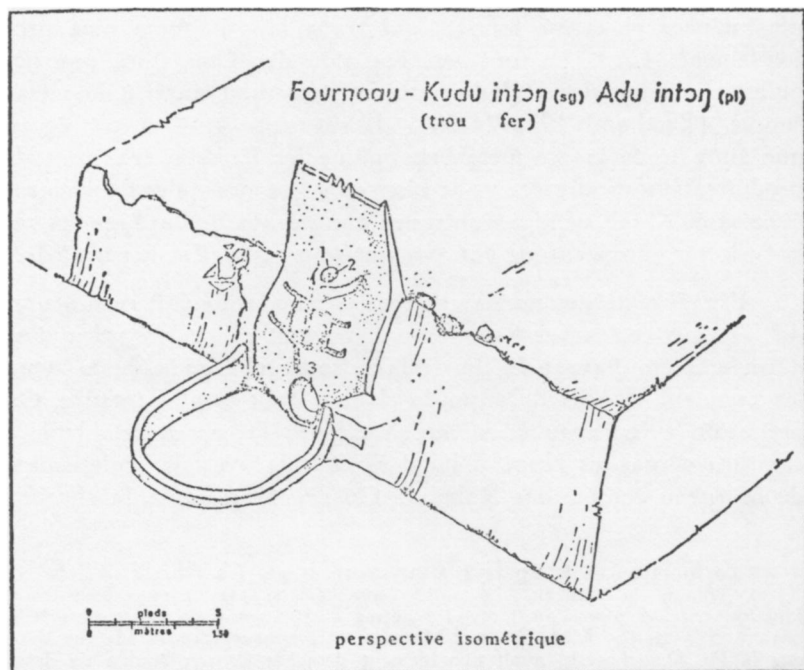
Ceux qui désiraient un fer de qualité supérieure et qui avaient les moyens de s'en procurer en l'échangeant contre des chèvres ou du grain, en obtenaient des forgerons Hausa établis à Zangon Katab, en contrée Chawai (Gunn 1953:50), à la frontière du pays rukuba. Les Rukuba disent que ces lingots de fer étaient plus longs et de meilleure qualité que les leurs, probablement parce que leur longueur permettait de faire des lames de hoes plus minces et moins lourdes qui travaillent la terre plus profondément. C'est, en tout cas, l'opinion des Ganawuri, une population voisine des Rukuba qui s'en procurait aussi à la même source (Berthoud 1970:24-28). Il est significatif à cet égard que sitôt après la conquête britannique les Rukuba cessèrent de produire leur propre fer pour s'en remettre presque exclusivement à Zangon Katab pendant quelques années avant d'utiliser les rebuts de fer européen que l'on pouvait se procurer facilement à Jos.

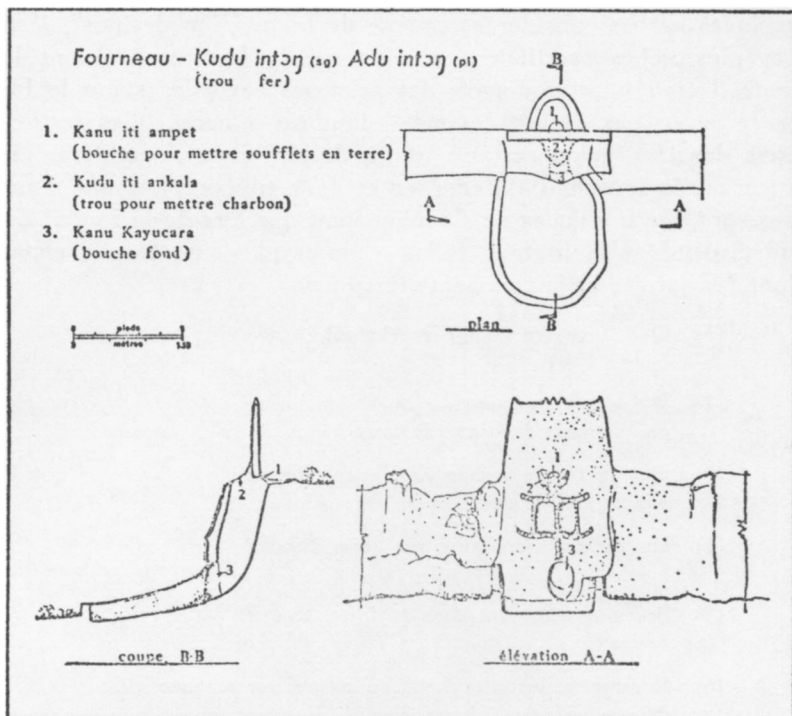
Il n'en reste pas moins que tout le monde pouvait se procurer du fer mais ceci nécessitait des préparations assez longues qui se déroulaient toujours à la fin de la saison sèche, *ayik*, juste avant les premiers orages, alors que la chaleur était la plus intense. On préparait le fourneau *kudu intoŋ* (Cf. fig I)<sup>2</sup> assez semblable à celui utilisé par les Nupé (Nadel 1942:262); c'est la seule espèce de fourneau connue des Rukuba. On préparait aussi du charbon

<sup>2</sup> Le fourneau de la figure 1 a été construit par feu Atuhok, du clan de Kago, village de Kakkek. La saison avancée ne permit pas de le faire fonctionner. Les plans, ainsi que les autres dessins accompagnant cet article, ont été exécutés par MM. Edward Mainasara, Lawrence Moh et Marcus Wya que le Pr. Dmochowski avait aimablement détachés de son équipe de dessinateurs pour m'assister dans ce travail.

de bois et la tuyère centrale du fourneau. Le fourneau se trouve toujours sur une élévation, la bouche en contre-bas. Son érection nécessite deux jours de travail pour deux hommes. Le charbon de bois, *ankala*, de n'importe quelle essence selon mes renseignements, était fabriqué par les cadets et même par les enfants de la maisonnée qui voulait se fabriquer du fer. Le troisième travail était la fabrication de la tuyère centrale, *impia*, (non reproduite sur la figure I mais Cf. Nadel 1942:262): un long bâton, un peu comme un pilon domestique, était enrobé d'argile mêlée à de la paille, *batuso*. Certains utilisaient une herbe spéciale, *impia aga*, litt. "herbe à tuyère", ramassée au début de la saison sèche, avant qu'on ne mette le feu à la brousse lors des chasses collectives. On enduisait le bâton de jus d'*untol*, une plante grimpante parasite des euphorbes et qui donne un jus abondant. Pour

Fig. 1





obtenir ce jus on pilait la plante dans un mortier et on diluait le résultat avec de l'eau. On laissait sécher le tout et l'on retirait le bâton de sa gaine. La tuyère était fixée dans le fourneau et on la connectait à un tuyau reliant deux pots couverts chacun d'une peau de chèvre; ceux-ci étaient activés comme soufflets, *ahurup*, par deux bâtons attachés verticalement à la peau (Leroi-Gourhan 1943; fig. 100, p. 85). On allumait du charbon que l'on mettait avec du minerai dans le fond du fourneau, on bouchait le trou du fond avec de la terre mouillée et on activait les soufflets. La gueule du fourneau était continuellement rechargée avec du charbon et du minerai. Lorsque le fond était plein on attendait le lendemain pour ouvrir le fourneau. Le même fourneau pouvait servir trois ou quatre fois par saison.

Mais la fonte du fer, même ouverte à tout le monde, n'était pas sans danger. Avant de commencer l'opération il fallait mettre dans la tuyère quelques feuilles d'un arbre appelé *agina* ainsi que

quelques herbes considérées comme de bonnes "médecines", *ikal*. Les plus riches sacrifiaient un coq sur le fourneau. Avant la fonte il était interdit d'avoir des relations sexuelles sinon le fer ne se serait pas extrait comme il faut du minerai. Ces restrictions duraient, selon certains aînés, durant toute l'opération, fabrication du fourneau, du charbon et de la tuyère, alors que d'autres sont d'avis qu'elles ne s'appliquaient que lors de la fonte. En outre, pendant la fonte il fallait chanter plusieurs fois le chant dont les paroles et le commentaire suivent:

- (1) Que la tuyère mange rapidement, *bangati banga* (bis)
- (2) Il est très commun que quelqu'un meure par manque de grain, *bangati banga*
- (3) Que la tuyère mange rapidement, *bangati banga* (bis)
- (4) Un python vient avec ses amis, *bangati banga*
- (5) Ses amis entrèrent dans la forêt, *bangati banga*
- (6) Il est commun que quelqu'un meure par manque de grain, *bangati banga*
- (7) Que la tuyère mange rapidement, *bangati banga* (bis)
- (8) Je vais me lever et remplir la bouche (du fourneau), *bangati banga*
- (9) Des femmes viennent du ruisseau avec unealebasse pleine d'eau, *bangati banga*
- (10) J'ai envie de toucher la seconde et d'éteindre le trou du feu avec de l'eau *bangati banga*
- (11) Que la tuyère mange rapidement, car le précédent fourneau m'a trompé
- (12) Et je m'asseurai dans la maison de mon père, *bangati banga*
- (13) Que la tuyère mange rapidement, *bangati banga*
- (14) Un python vient avec ses amis, *bangati banga*



- (15) Ses amis entrèrent dans la forêt, *bangati banga*
- (16) Il est commun que quelqu'un meure par manque de grain, *bangati banga*
- (17) Que la tuyère mange rapidement, afin qu'on vous mette un chapeau sur la tête, un chapeau orné de poils de bélier, *bangati banga*

### Commentaire

Les paroles du chant sont une exhortation à se dépêcher de terminer le travail car sinon on mourra de faim si l'on n'a pas les outils nécessaires pour cultiver (1 et 2); la tuyère doit "manger" (faire) son travail rapidement d'autant plus que le python, qui signifie ici, d'après les Rukuba, des ennemis, sont en marche pour venir attaquer les travailleurs (4 et 5). Cette référence au python serait une allusion directe aux gens d'une des sections rituelles rukuba, Ujja, qui attaquent une autre section, Kishi, à la fin du siècle dernier. Le sens est qu'il faut se dépêcher de terminer le travail avant une attaque possible des ennemis. Il faut en outre se presser car les tentatives précédentes n'ont pas donné la quantité de fer escomptée (11). Si l'on se dépêche on pourra se reposer (12) et l'on sera fêté (17) avec un chapeau orné de poils de bélier. Ces chapeaux étaient portés par les cavaliers et les chasseurs émérites et l'on en ornait les épouses avant de les amener à leur mari préférentiel (Muller 1973), occasion elle aussi très valorisée. Le bélier est un animal supérieur à la chèvre, plus commune, et il entre dans les sacrifices importants relatifs à la chefferie. La formule *bangati banga* n'a pas de signification.

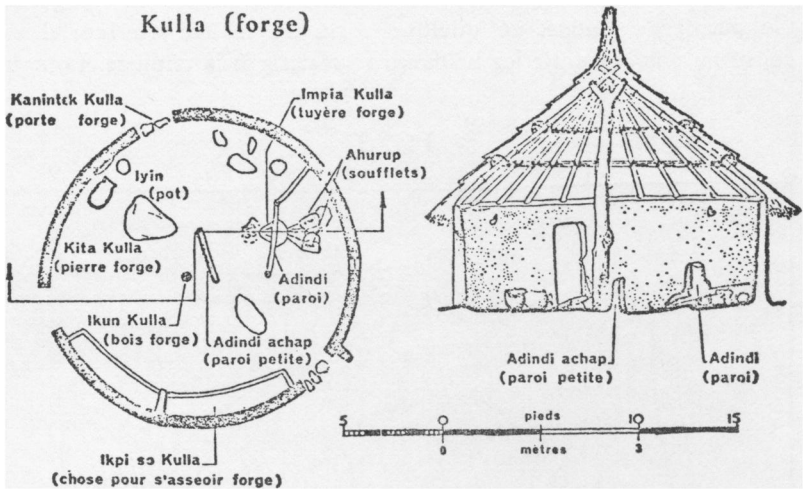
Si l'on ne chantait pas correctement, le fer risquait de n'être pas abondant, de ne pas "sortir" comme il faut. D'autre part, un homme considéré comme avare, qui, comme disent les Rukuba, ne donnait pas assez de grain à sa femme pour la cuisine obtiendrait peu de fer. La concorde devait aussi régner dans les cœurs lorsqu'on fondait le fer: si une femme qui s'en venait porter à manger et à boire à son mari pendant qu'il actionnait les soufflets pensait que son mari était un avare, le fer risquait de s'en ressentir. Ceci s'appliquait aussi lorsqu'elle se rendait avec des dons chez le forgeron ou chez l'homme qui fondait pour son mari.

Le lendemain matin, la bouche inférieure du fourneau *kudu kayucara*, litt. "trou de fond" était ouverte et le résultat de l'opération était aspergé d'eau s'il était encore chaud. On séparait ensuite le fer de ses impuretés; ce fer primaire est appelé *ibi intoŋ*, "graines de fer", et pour en retirer les scories on le pilait dans des trous de rochers, trous de 10 à 15 cm de diamètre et profonds de 10 à 20 cm que l'on trouve sur des rochers plats situés près des maisons. Les Rukuba disent que ces trous ont été faits par leurs ancêtres pour l'usage auquel ils sont encore aujourd'hui destinés (Sassoon 1962b). Les impuretés étant en partie retirées de cette façon, on portait le fer chez le forgeron, *ulla* (sg) *balla* (pl) pour lui faire subir une seconde fonte. Les grains de fer étaient enrobés dans des feuilles, comme dans un nid, et le tout, *kingoy*, était recouvert de terre mouillée et mis au feu. Lorsque l'amalgame était rouge, on le martelait soigneusement et la terre qui l'entourait, étant flexible pendant la fusion, ne se brisait pas. Ceci donnait des lingots qu'on faisait ensuite refroidir dans l'eau. L'enveloppe de terre, mêlée à du fer et à des impuretés formant scorie, *irok*, était retirée. Le fer résultant de cette opération était remis au feu et façonné en bandes rectangulaires connues sous le nom *d'inoŋ*. C'est à partir de ces bandes que l'on travaillait pour faire les outils. On pouvait les apporter à n'importe quel forgeron et lui passer sa commande. Ces bandes étaient de la largeur d'une lame de houe; on les assemblait et on les soudait côte à côte pour en faire les lames.

### *La forge*

La forge, *kulla*, (Cf. fig. II) est presque toujours érigée à l'extérieur du village ou, à tout le moins, elle est séparée des habitations afin d'éviter les risques d'incendies. En effet, la toiture de la forge n'est pas constituée d'un dôme d'argile recouvert de chaume comme le sont les maisons rukuba, mais est faite d'une armature de branchages sur laquelle sont mises des feuilles de palmier (*borassus flabellifer*) recouvertes de paille, comme les autres maisons rukuba. Cette toiture facilite la ventilation car il serait impossible de forger dans une habitation de style ordinaire parce que la chaleur y serait trop forte. Pour faciliter encore l'aération la forge comporte toujours deux ou trois portes ce qui donne aussi un meilleur éclairage.

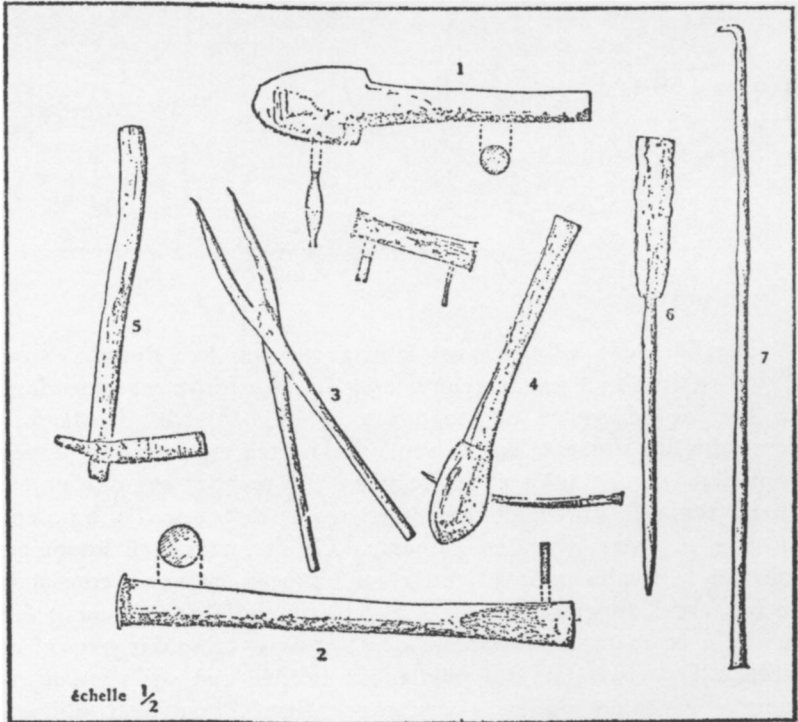
Fig. 2



Le bâtiment lui-même est à respecter et les Rukuba sont d'avis qu'il ne faut pas interférer avec lui. La forge est cependant un lieu de rencontre où, toutefois, il était interdit d'enjamber l'enclume, de s'asseoir sur le seuil des portes et, pour les jeunes gens non encore initiés et les femmes, d'y manger car une partie du fer travaillé provenait des cimetières et des parcelles auraient pu être ingérées avec les aliments. Ce fer, récupéré lorsqu'on rouvrait la tombe pour y mettre un nouveau cadavre, consistait en bracelets, anneaux et sabres avec lesquels le décédé avait été enseveli; ce matériau était considéré comme très dangereux et mortel. On en faisait des pointes de flèches que seuls les chasseurs chevronnés ou les guerriers confirmés pouvaient utiliser; elles ne manquaient jamais leur but mais un homme ordinaire les auraient vues se retourner contre lui. La forge était toutefois interdite à tous lorsque le forgeron fabriquait son outil principal, *untu ulilat* (fig. III). Pour ce faire d'autres forgerons étaient requis et ceux-ci étaient récompensés par le don d'une chèvre. Le travail était très long et ardu et, se plaisent à dire les forgerons, s'effectuait dans une chaleur étouffante; dès que l'outil était terminé on le testait selon les modalités que nous verrons plus loin en tuant un coq qui indiquait si le travail serait fructueux ou non. Cette maîtrise que le forgeron seul a sur le fer se révélait aussi

à la guerre et les blessés qui avaient des pointes de flèches dans la chair ne pouvaient se les faire enlever que par un forgeron. Ce dernier est aussi en quelque sorte un maître du feu; il est censé ne pas ressentir les brûlures et résister à la chaleur. Lors-

Fig. 3



1. Masse. *untu ulilat*, "masse couchée, aplatie"
2. Masse. *untu utitelek*, "masse debout"
3. Tenailles. *inka kulla*, "pinces de forge"
4. Hache coupante. *igra*
5. Marteau. *agbobok*
6. Perçoir. *ikpi ihere ikoro*, "chose pour percer manche (de houe)"
7. Tisonnier. *ikpi co uwu*, "chose pour remuer feu"
8. Ciseau. *idao*

des scories incandescentes, résultat du pilonnage des soudures, vont dans la forge, le forgeron affecte de n'en pas être incommodé. Tout ceci lui permet de se vanter et de dire que sans lui la société ne survivrait pas, puisque sans houe on ne peut pas cultiver.

La révérence due à la forge vient certainement du fait qu'elle est le seul bâtiment, outre les huttes sacrées appartenant à chaque village et celles appartenant aux chefs de clan, à subir des rites lors d'une réparation. De plus, un rituel a lieu chaque fois qu'un nouvel enclume, *kita kulla*, litt. "pierre de la forge", est mis en place. Nous décrirons ces rites dont le sens sociologique est apparent mais nous ne pourrions toucher ici à toute une partie de la symbolique des ingrédients utilisés, ingrédients qui reviennent régulièrement dans presque tous les rituels rukuba et qui sont simplement décrits comme des "médecines" tendant à rendre le rite plus efficace. À ce stade de nos recherches, l'utilisation de ces ingrédients ainsi que certaines parties du rituel nous semblent relever d'une analyse contextuelle plus large qui ne peut être entreprise ici.

### *Construction d'une forge et mise en place de l'enclume*

Le forgeron entreprend la construction de la forge avec les aînés de sa concession. Lorsque la forge est terminée le forgeron fait de la bière et invite les jeunes gens les plus robustes de la place à aller chercher et transporter jusqu'à la forge une pierre de surface plane mais légèrement inclinée qui a été choisie comme enclume. L'entreprise se déroule à grand bruit, au son d'un tambour d'aisselle. La pierre est mise sur deux longs bâtons formant brancards, bâtons qui sont reliés par un cercle ou couronne de branches de l'arbre *kiniu* (*landulphia awariensis*, *Florida*). Ces branches sont là pour signifier que ce rituel est important car une couronne similaire est aussi mise au faite de la hutte sacrée du village après qu'elle ait été réparée. Les Rukuba disent que cet usage sert à montrer que les forgerons sont en quelque sorte des chefs ou encore qu'ils sont immédiatement en-dessous du chef. Un coq est placé, pattes liées, sur la pierre et le groupe s'en retourne à la forge en chantant et en frappant du tambour. Les participants jettent des graines d'*ibi ini* (*sesamum indicum*) sur la pierre pour la rendre plus légère durant le temps

du transport. Arrivés à la forge ils sont récompensés par de la bière. Le forgeron pointille les murs extérieurs de la forge avec de l'argile blanche, de l'ocre rouge et de la suie, les trois couleurs toujours utilisées dans les rituels rukuba sans qu'on n'en puisse expliquer le symbolisme. Ces décorations sont aussi faites lors de la réparation ou de l'érection d'une hutte sacrée du village ou de celle d'un chef de clan. La couronne de *kiniu* peut être mise au sommet de la forge, comme celà se fait pour une hutte sacrée du village, mais ceci est optionnel. Le coq est tué, et on frappe son cadavre sacrifié sur les murs de la forge et sur le foyer pour les asperger de sang. On le rôtit ensuite sur le foyer et la viande est partagée entre les participants aînés, comme il est de règle pour une viande sacrifiée. S'il restait du sésame, il était donné aux porteurs de l'enclume. Les femmes de la concession ainsi que les jeunes gens dansaient *kaship*, une danse de victoire que l'on fait lorsque l'on a tué un animal dangereux ou un ennemi, l'érection de la forge et l'établissement de l'enclume étant ici assimilés à un acte de bravoure.

Le forgeron s'en va alors passer la nuit chez son oncle maternel qui a été averti de la cérémonie par l'envoi, assuré par son neveu le matin même, d'un pot de bière. L'oncle tuera et préparera une chèvre pour lui et son neveu. La construction de la forge et l'établissement de l'enclume sont considérés comme des travaux rituellement dangereux et le forgeron doit se rendre pour passer la nuit chez son oncle maternel pour éviter des interférences surnaturelles car c'est une croyance rukuba que rien ne peut arriver chez l'oncle maternel.

Le lendemain, l'oncle maternel ramène son neveu chez lui ainsi qu'une partie de la viande qui sera distribuée mais que le forgeron ne touchera pas. Pour cette occasion le chef du village et les autres forgerons ont été invités. Le chef boit cérémoniellement une calebasse de bière avec le forgeron pour montrer que le forgeron et le chef sont, comme disent les Rukuba "la même chose". En effet, seul un forgeron peut boire impunément dans la même calebasse que le chef après que celui-ci ait touché la bière de ses lèvres. Cet acte symbolique a pour but de réaffirmer le statut privilégié du forgeron, statut que les Rukuba placent immédiatement en-dessous du chef, bien qu'ils disent souvent que le

chef et le forgeron ne font qu'un. On donne au chef une patte de derrière ou les côtes de la chèvre tuée par l'oncle maternel du forgeron, le reste allant aux autres forgerons. Ceux-ci, environ vingt-cinq aujourd'hui sur tout le territoire rukuba<sup>3</sup>, ont été invités mais certains, surtout ceux qui vivent au loin, peuvent ne pas venir; ils boivent un pot de bière spécial dans laquelle on a mis de la sève d'euphorbe (*euphorbia sudanica*), un lait blanchâtre qui brûle les yeux de celui qui en reçoit à cet endroit et que les Rukuba considèrent comme un poison pour le commun des mortels mais qui n'affecte pas les forgerons. Ces forgerons ne forment pas à proprement parler une confrérie ni une guilde mais ils sont néanmoins tenus comme distincts des hommes ordinaires et boire cette bière spéciale était une autre occasion pour eux d'affirmer leur commune nature, supérieure à celle de leurs concitoyens. Pendant ce temps, le forgeron fabrique des pointes de flèches sans barbelures, *ungi angup*, une des sortes de pointes de flèches connues des Rukuba, et les donne en cadeau à son oncle maternel.

Son travail peut maintenant commencer normalement, mais lorsqu'on doit réparer les murs ou la toiture de la forge il faut à nouveau refaire un rituel appelé *ici isut kulla* "rituel pour recouvrir la forge". Le forgeron fait de la bière et appelle les gens de son clan pour effectuer le travail nécessaire. Lorsque la tâche est terminée, la forge est débarrassée de tous les déchets et de la poussière; elle est rendue propre et neuve. Le forgeron amasse tous ses outils sur l'enclume et sacrifie un coq, *ivul ikpi kulla*, "tuer quelque chose pour la forge", afin de voir si le travail sera productif. Le coq a la carotide tranchée sur les outils et on le laisse se débattre sur le sol. S'il meurt sur le dos, tout est pour le mieux mais s'il agonise et meurt sur le ventre, on peut s'attendre à des difficultés. On ne considère toutefois par cela comme une "vraie" divination. C'est un sacrifice propitiatoire où l'on se réjouit si le coq meurt de belle façon mais dont l'échec ne tire pas à conséquence. La bière est ensuite distribuée à ceux qui ont effectué les réparations et le coq est mangé par le forgeron et les vieux de sa concession.

<sup>3</sup> Le recensement des impôts mentionne dix-sept forgerons en 1965-1966 mais il y en a quelques-uns qui échappèrent à l'enregistrement.

Lorsqu'un forgeron se retirait du travail actif, son successeur devait pratiquer le rituel que nous venons de décrire, rituel qui est, en quelque sorte, un recommencement et une réjuvenation de la forge.

### *Apprentissage et rites relatifs au forgeron*

Nous avons dit que les forgerons ne formaient en aucune façon une guilde ou une corporation — et encore moins une caste — mais ils font tous partie d'une certaine catégorie de personnes qui possèdent une force mystique ambivalente, l'Oeil, *kinshi* (sg) *anshi* (pl.), dont sont investis tous les chefs, chefs de clans, devins et sorciers. Les deux premiers, ainsi que les forgerons, utilisent cette force pour le bien de la communauté, les devins sont très ambivalents et les sorciers utilisent presque toujours leur pouvoir à des fins novices. (Muller 1971). L'Oeil n'est en aucune façon héréditaire et celui qui est censé le posséder est détecté par son comportement. Dans le cas des forgerons l'on peut dire que chez les Rukuba comme chez nous s'applique l'adage: "C'est en forgeant qu'on devient forgeron", avec la différence que celui qui y réussit brillamment possède implicitement l'Oeil alors qu'un piètre apprenti est supposé ne pas l'avoir. L'apprentissage et la sélection se font de la manière suivante: la forge est un lieu très animé et très fréquenté par les hommes qui y viennent deviser, attendre la fin d'une réparation d'outil, passer une commande et aussi s'y réchauffer lors des matins froids et pluvieux de l'hivernage, saison où les forgerons sont le plus occupés. Les jeunes garçons y viennent aussi en nombre et s'essayent à manier les soufflets. — de même type que ceux décrits par Leroi-Gourhan (1943; fig. 98, p. 85) —, après avoir observé leur maniement par une personne expérimentée. Les soufflets s'actionnent en rythme et il faut suivre à la lettre les indications du forgeron quant à l'intensité de l'air à appliquer aux diverses phases des opérations. Un garçon ou un jeune homme doué peut devenir souffleur attitré et ensuite forgeron. Il est à remarquer ici que les souffleurs attitrés ne sont pas nécessairement des candidats forgerons; j'ai connu un vieil aveugle qui actionnait les soufflets ainsi qu'une jeune fille de treize à quatorze ans que son père, le forgeron pour lequel elle travaillait, employait en l'absence de garçons habiles



dans le voisinage. Il n'en reste pas moins vrai que tous ceux qui deviennent forgerons ont commencé par le travail du soufflet<sup>4</sup>.

Les premiers outils que fabriquait le forgeron étaient des pointes de flèches sans barbelures qui étaient utilisées de la même façon rituelle que dans le cas de l'érection d'une nouvelle forge. Le forgeron exécutait ce travail en présence de l'oncle maternel et des autres forgerons qui buvaient, comme dans les rituels précédemment cités, des pots de bière mêlée de sève d'euphorbe. On plaçait les pinces du forgeron dans la bière pour les rendre résistantes et pour que la tâche s'effectue sans difficultés. Après avoir forgé ces flèches l'artisan se rendait dormir chez son oncle maternel pour échapper aux influences néfastes inhérentes à ce premier travail.

Le lendemain, il revenait chez lui accompagné de son oncle maternel qui avait tué une chèvre pour l'occasion et qui distribuait une partie de la viande aux agnats de son neveu. Le forgeron revenait habillé comme les initiés lors du dernier stade de l'initiation, stade appelé *aso*; c'est bien d'une sorte d'initiation qu'il s'agit et il faut remarquer qu'un chef qui vient d'être désigné se sauve de la même façon chez son oncle maternel et revient lui-aussi chez lui habillé en initié. Les rituels de nomination d'un chef sont toutefois plus complexes que ceux du forgeron mais ce dernier est le seul, avec le chef, à subir des rites de la même catégorie.

Les rites funéraires d'un forgeron sont aussi plus élaborés que ceux d'une personne ordinaire. Lorsqu'un homme est décédé, il est bon que le corps soit préparé et enseveli par des assistants

<sup>4</sup> Les fils de forgerons sont dans une meilleure position pour succéder à leur père et il faut ici corriger l'affirmation de Counsell (1936), rapportée dans Gunn (1953: 35), que le forgeron aimait plutôt voir le reste de sa famille travailler ses champs pendant la saison des pluies, époque de pleine activité des forgerons; les bénéfices réalisés par le forgeron lui permettaient, et lui permettent encore, s'il manque de main-d'œuvre parce que sa famille est peu nombreuse, d'organiser des travaux collectifs sur ses champs, travaux récompensés par de la bière et de la nourriture, ou de payer des hommes pour les lui cultiver. La pleine saison de la forge se situe en période des pluies pour la raison suivante: il fallait jadis attendre la saison sèche pour se faire du charbon de bois et alors qu'aujourd'hui l'on peut s'en procurer tout fait au marché de Jos, on n'en achète cependant pas avant de savoir le travail qu'on aura à faire effectuer au forgeron. En effet, les forgerons achètent du charbon mais ils acceptent aussi celui que leurs clients leur donnent, les prix de la façon baissant en conséquence. Nous examinerons plus en détail ci-dessous la position économique du forgeron.

rituels — qui sont immunisés contre la mauvaise influence du cadavre — mais ceci n'est pas strictement nécessaire alors que pour un forgeron cette pratique est obligatoire<sup>5</sup>. L'assistant rituel frotte le front, le pouce droit du défunt avec de l'ocre rouge, *ikuk*. Ce rite est le même que celui pratiqué sur les chasseurs qui ont tué soit un ennemi soit un animal dangereux comme le buffle ou la panthère et sur les chefs lors de leur intronisation. Au contraire des deux derniers, sur lesquels le rite est fait de leur vivant, le forgeron ne le subit qu'après être décédé. Une chèvre est ensuite tuée sur lui et le corps est aspergé de sang. Les deux soufflets — en peau de chèvre — sont ouverts et on en entoure la tête du cadavre à laquelle on fixe aussi la peau de la chèvre sacrifiée. Avoir la tête enveloppée de peaux de chèvres est le privilège des gens importants, en particulier des chefs, bien que ce rite soit, encore une fois, bien plus élaboré pour ces derniers. Le forgeron décédé possède l'Oeil et peut ainsi revenir hanter sa famille s'il n'en est pas satisfait ou s'il garde des griefs contre elle; on tue la chèvre pour lui montrer qu'on l'apprécie et qu'il n'a aucune raison de se fâcher. Un discours est souvent prononcé à cet effet: "Nous n'avons rien contre vous. Nous espérons qu'il en est de même pour vous et c'est pour celà que nous tuons une chèvre, pour que la paix soit dans votre cœur". L'assistant rituel passe ensuite sept fois les deux outils principaux du forgeron, les deux masses, *untu utitelek* et *untu ulilat* autour de la tête du forgeron. Sept est le nombre sacré *rukuba* et tous les actes rituels, à peu d'exceptions près, s'effectuent sept fois. L'ensevelissement peut alors se faire mais les participants devront tuer un coq ou même une chèvre pour ceux qui le peuvent. C'est la même procédure, mais encore plus compliquée, qui a cours lors de l'enterrement d'un chef.

Si le forgeron meurt sans successeur la famille peut disposer librement de ses outils, sauf de la grosse masse, *untu ulilat*, qui doit être donnée en garde au chef. Lorsqu'un autre forgeron prendra la succession le chef la lui donnera en cadeau. Si le forgeron a déjà un successeur, les outils lui reviendront automatiquement.

<sup>5</sup> Lorsqu'un village ne comprend que les membres d'une moitié exogamique, on cherche des assistants rituels dans la moitié opposée d'un village voisin ou, mieux encore, des fils de sœurs en assument la fonction.

*Forgeron et structure sociale*

On voit donc, en examinant les rituels, que le forgeron tient une place importante dans l'idéologie rukuba; il en est de même dans la pratique. Les forgerons sont considérés et respectés, on évite de les mécontenter car leur pouvoir magique pourrait éventuellement punir l'impertinent. Le travail du fer aussi est un travail qui confère un certain prestige par l'habileté qu'il requiert.

La position économique du forgeron était enviée et considérée. Elle suivait immédiatement celle du chef. Son travail rapportait au forgeron beaucoup de dons en nature; le client généralement le nourrissait lorsqu'il travaillait pour lui et, bien que ceci n'ait pas été une règle absolue, se dérober à cette coutume créait, néanmoins, mauvaise impression. Ses clients qui le pouvaient lui envoyaient de la bière pendant qu'il effectuait leur commande, ce qui entraînait dans le cycle de prestations somptuaires profitant aussi bien au donneur qu'au receveur en termes de prestige. Le charbon, nous l'avons déjà dit, était en principe fourni par le client qui y ajoutait du grain pour payer le travail, allant de trois à quatre gerbes de millet tardif ou de sorgho — gerbes d'une dizaine d'épis chacune — pour un homme pauvre, à un grand panier de gerbes pour un homme riche ceci pour le travail principal, la houe. Une seule gerbe était requise pour le travail d'une pointe de flèche ou de lance.

Personne n'était tenu d'aller chez le/les forgeron(s) de son village mais celui-ci ou ceux-ci ne pouvaient, par contre, refuser d'effectuer un travail pour un co-villageois démuné. Il n'exigeait, dans ce cas, que le fer et le charbon. Le forgeron était donc moins un exploiteur que quelqu'un récompensé et honoré selon les moyens du client pour un travail prestigieux. De plus il avait l'obligation morale de fournir son travail aux plus déshérités et, en cela, il était au service de la communauté. Malgré ces contraintes, les forgerons étaient "riches" selon les standards rukuba et la forge, avec son animation habituelle et la bière qui y coulait, pouvait quelquefois porter ombrage au chef. Le forgeron était en concurrence avec lui pour le prestige et on raconte des récits de rivalités de personnes entre chefs et forgerons. Une autre manière de s'enrichir était, pour le forgeron, de s'en aller travailler dans les tribus voisines, spécialement chez les Birom de

Du, d'où ils revenaient, après la saison, avec du grain, des chèvres et même des chevaux. Ce nomadisme se pratique encore aujourd'hui mais on ne s'en allait jamais à plus de quelques kilomètres de son domicile. Les forgerons pouvaient même s'établir sans danger dans des populations traditionnellement ennemies. Ces déplacements n'étaient pas, cependant, à sens unique car les Rukuba accueillirent des forgerons Hausa et Piti dans les villages de Kakkek et d'Egbak alors que les autres Hausa étaient tués à vue<sup>6</sup>.

Actuellement les forgerons se lamentent et disent qu'ils ne sont plus honorés comme par le passé et que la forge est moins animée (les Rukuba boivent moins de bière car une partie du grain qui se consommait sous cette forme à la forge est vendue pour pouvoir payer les impôts). Toutefois, avec l'introduction de la monnaie et de l'instauration de prix plus ou moins fixes pour le travail, les forgerons ont gardé une supériorité économique sur les autres agriculteurs rukuba. L'administration ne s'y est pas trompée et ils doivent payer un supplément de 25% sur la capitation exigée normalement de tout homme rukuba.

Mais le prestige attaché au forgeron n'a cependant pas diminué et sa position sociale n'a pas souffert. Le forgeron forme toujours un couple antagoniste avec le chef mais tous deux sont placés dans la même catégorie par rapport aux gens ordinaires. Le forgeron, nous l'avons déjà mentionné, peut boire ou manger après le chef dans la même calebasse sans encourir la mort, sort destiné à tout homme du commun qui tenterait de le faire. Le forgeron et le chef ont, comme disent les Rukuba "le même ici" càd 'rituel' ce qui permet au forgeron de prendre ces libertés. Mais cette affirmation n'est que partiellement vraie: du point de vue des gens ordinaires, forgerons et chefs sont placés sur le

<sup>6</sup> Les habitants d'un des plus importants villages, Egbak, devaient recourir aux services de forgerons d'autres villages ou à des étrangers, Hausa ou Piti, qui venaient s'y établir pour un temps variable. En effet, les forgerons natifs d'Egbak ne peuvent plus, depuis fort longtemps, y réussir les travaux du fer considérés comme les plus importants. On peut seulement forger des couteaux et des haches mais pas de houes car des jaloux enterrèrent des "médecines", *ikal* (ce terme dénote à la fois les bonnes comme les mauvaises médecines) qui préviennent encore aujourd'hui la fabrication des houes par les forgerons du village, les étrangers n'étant pas soumis à cette malédiction. Un des forgerons d'Egbak me confirma qu'il n'y réussissait pas les houes mais qu'il pouvait les faire dès qu'il se rendait pratiquer son art chez les Birom.

même pied mais nous avons indiqué que les rituels relatifs au forgeron sont moins élaborés que ceux d'un chef et cette subordination permet aussi de dire que le forgeron est la "femme du chef", *uwa utu*, ce qui l'autorise à avoir des relations à libre parler avec ce dernier. Les forgerons affectent très souvent un ton supérieur, parlent haut et fort, se permettent de se vanter et de prendre des attitudes brusques et péremptoires dans les conversations avec tout le monde, incluant le chef. Le forgeron peut se moquer de lui ou le conseiller sans qu'il lui ait demandé son avis.

Il nous faut donc trouver une explication qui éclaire du même coup la place sociale du chef et celle du forgeron dans l'ethnie rukuba puis tenter d'expliquer leur hiérarchie relative. On a le plus souvent essayé d'expliquer la place du forgeron et celle du chef indépendamment l'une de l'autre et nous ferons d'abord, par la force des choses, une brève revue des hypothèses récentes pour expliquer la position du forgeron dans les sociétés africaines avant de nous attaquer à notre problème spécifique. Pour Meillassoux (1960:64-65) les sociétés productrices de fer cherchent à se protéger de l'importance économique des forgerons et il ajoute en note: "Il s'agit surtout des forgerons produisant le fer à partir du minerai et rarement de ceux qui ne font que le transformer à façon". On remarquera immédiatement que les Rukuba se placent parmi les exceptions; les producteurs ne sont sujets à aucune prohibition alors que ce sont les transformateurs qui ont un statut différentiel. Meillassoux ajoute que la protection que la société se donne contre l'influence du forgeron s'effectue de la façon suivante: "leur puissance économique potentielle sera neutralisée ici encore par l'interdiction d'établir des rapports matrimoniaux avec d'autres catégories sociales." On ne trouve rien de tel chez les Rubuka où les forgerons sont assujettis aux règles matrimoniales normales et où les Rukuba ne cherchent pas à se protéger de la position économique privilégiée du forgeron puisqu'on le laisse devenir riche. Ces explications par l'économique ne s'appliquent pas aux Rukuba, pas plus qu'à de nombreuses sociétés africaines (Clément 1949) que Meillassoux néglige d'introduire dans sa discussion parce qu'elles ne se conforment pas à son schéma préétabli. L. Makarius (1968) voit l'origine du statut ambivalent du forgeron dans la violation d'un tabou. Le forgeron aurait enfreint à l'origine — et enfreindrait encore dans certains cas

— ce que l'auteur appelle le 'tabou du sang'. Cette infraction serait le sacrifice d'un être normalement non sacrificiable, un être humain par exemple. Cet acte rendrait le forgeron à la fois prestigieux pour avoir osé enfreindre l'interdit et méprisable pour l'avoir commis. Mais cette violation de l'interdit est nécessaire à la bonne marche du travail du métal car le sang versé peut être bénéfique s'il est mis au service de la société contre des forces adverses. Une autre explication avancée par le même auteur, hypothèse qui a le mérite de ne pas introduire la violation du tabou du sang — une explication qui ne nous semble qu'une rationalisation —, serait que le forgeron fabrique des armes et que ces armes peuvent être bénéfiques en cas de victoire sur des ennemis extérieurs mais qui sont très dangereuses si on les utilise à l'intérieur de sa propre société. Le forgeron est porteur d'une violence bénéfique ou malfaisante selon le contexte dans lequel elle s'exprime. Les sociétés choisiraient soit de privilégier le premier terme de l'ambivalence soit le second sans pour autant abolir certains des éléments de l'autre terme qui y sont toujours présents. Cette interprétation rejoint celle de Girard (1972: 360-63) dont les hypothèses nous ont aussi permis d'élucider l'idéologie sous jacente de la chefferie rukuba (Muller 1975). Ceci nous ramène à notre problème qui est de traiter dans le même contexte la place du chef et celle du forgeron. En bref, le chef rukuba est un 'roi divin', un bouc émissaire responsable en dernier ressort de la bonne marche du village; il est ambivalent comme le forgeron étant à la fois maléfique et bénéfique. En lui faisant transgresser des tabous qui le rendent impur il permet à la société de le chasser lorsque tout va mal et de le tuer par procuration à intervalle fixe. Dans les deux cas, sa disparition est alors bénéfique car elle donne l'illusion de rétablir l'ordre en refaisant l'unité de tous contre un seul de par la violence collective dirigée contre le chef ou ses substituts. Le forgeron et le chef sont dans la même classe, participant tous deux de la violence bonne ou mauvaise selon les cas.

Mais il nous reste à voir pourquoi l'un est tenu pour supérieur à l'autre: une prohibition rukuba va nous mettre sur la voie. Nous avons dit que le forgeron pouvait exercer son métier après avoir été sélectionné au mérite; il peut faire partie de n'importe quel clan, et donc du clan du chef. Les chefs sont élus à l'intérieur du clan par les aînés selon certaines règles mais nous avons ici

une très importante restriction: un forgeron du clan du chef ne peut jamais accéder à la chefferie. Les Rukuba disent qu'un homme du clan du chef peut y accéder s'il sait manier les soufflets et aider à la forge mais dès qu'il se met à faire des houes et à travailler comme un forgeron normal il est automatiquement exclu des candidats potentiels. Seul le fils d'un forgeron qui ne suit pas les traces de son père peut donc briguer le poste. Les Rukuba expliquent cette interdiction par des considérations économiques car pour eux, il ne saurait y avoir de cumul. Le forgeron est riche, "tout de suite après le chef", par son travail et le chef l'est aussi de par les tributs divers en nature et en travail sur ses champs. On ne saurait ainsi amasser des richesses de deux côtés. Cette explication est certes juste mais elle nous semble néanmoins partielle. Le pouvoir politique, en tant que pouvoir, confère des avantages économiques, expliqués par le Rukuba en termes d'échange: les gouvernants ont droit à une récompense pour leur travail et pour la position éminente qu'ils occupent. Il nous semble que la restriction imposée aux forgerons du clan du chef montre que les Rukuba craignent que la chefferie puisse être assimilée ou associée à un travail pratique. Le pouvoir politique, pour les Rukuba, est pouvoir *per se* et la chefferie se protège de toute contamination ou connotation technologique pour bien montrer qu'elle ne se fonde pas sur une telle supériorité. C'est le chef qui revendique le statut de bouc émissaire et qui porte la responsabilité de tout trouble en dernière instance même si certains de ceux-ci — des défaites à la guerre ou de sanglantes querelles intestines — pourraient être attribuées aux armes forgées par le forgeron. Les responsabilités du chef sont plus grandes que celles du forgeron et elles placent ce dernier dans une position subordonnée. On confère tout de même au forgeron une place éminente mais la potentialité de ce qu'il pourrait être se reflète dans son comportement vis à vis des chefs. Pairs parce qu'ils possèdent tous deux des pouvoirs ambigus, ils sont donc assimilables mais le pouvoir politique craint le forgeron et le garde en subordination, subordination contre laquelle ce dernier réagit par des relations à libre parler.

Les sociétés africaines ont tendance soit à glorifier le forgeron soit à le mépriser; les Rukuba ont choisi une voie médiane. Ils le glorifient en l'associant au pouvoir mais cette association est ambiguë car le forgeron, tout en étant au haut de l'échelle n'en

atteint pas le sommet bien qu'en définitive il pourrait s'y trouver mais ceci changerait la conception de la société. C'est cette ambiguïté, perçue obscurément, qui lui interdit d'être chef sans toutefois l'empêcher de montrer qu'il l'est, d'une certaine façon, en morigénant les chefs et en les plaisantant impunément.

## REFERENCES

- BERTHOUD, G.  
 1970 *Les Ganawuri du Nigeria. Facteurs techniques, économiques et religieux de la production matérielle.* Musée d'Ethnographie de Genève, Genève.  
 1969 "Idem". *Bulletin Annuel du Musée d'Ethnographie de la ville de Genève*, XII.
- CLÉMENT, P.  
 1948 "Le forgeron en Afrique Noire. Quelques attitudes du groupe à son égard", *Revue de Géographie Humaine et d'Ethnologie*, I, pp. 35-58.
- COUNSELL, E. H. M.  
 1936 *A Reorganisation Report on the Rukuba Tribe.* MMSS, Archives de Kaduna (Nigeria).
- FAGG, B. E. B.  
 1960 "The Nok Culture in Prehistory". *Journal of the Historical Society of Nigeria*, I, 4, pp. 288-293.
- GIRARD, R.  
 1972 *La violence et le sacré*, Grasset, Paris.
- GREENBERG, J. H.  
 1963 *The languages of Africa.* The Haague.
- GUNN, H. D.  
 1953 *Peoples of the Plateau Area of Northern Nigeria.* Ethnographic Survey of Africa. Western Africa. Part VII. International African Institute, London.
- LEROI-GOURHAN, A.  
 1943 *L'Homme et la Matière.* Albin Michel, Paris.
- MAKARIUS, L.  
 1968 "Les tabous du forgeron. De l'homme du fer à l'homme du sang". *Diogenes*, 62, 28-53.



- MEILLASSOUX, C.  
1960 "Essai d'interprétation du phénomène économique dans les sociétés traditionnelles d'auto-subsistance". *Cahiers d'Etudes Africaines*, I, (4), 38-67.
- MULLER, J. C.  
1969 "Preferential Marriage among the Rukuba of Benue-Plateau State, Nigeria". *American Anthropologist*, 71, 6, pp. 1057-1061.
- MULLER, J. C.  
1971 "Pouvoir mystique, sorcellerie et structure sociale chez les Rukuba (Benue-Plateau State, Nigeria)". *L'Homme*, XI, (3), pp. 71-111.
- MULLER, J. C.  
1972 "Ritual Marriage, Symbolic Fatherhood and Initiation among the Rukuba. Benue-Plateau State, Nigeria". *Man*, (n.s.) 7, 2, 283-95.
- MULLER, J. C.  
1973 "On Prescriptive/Preferential Marriage and the Function of Kinship Systems. The Rukuba Case. (Benue-Plateau State, Nigeria)." *American Anthropologist*, 75, 5, 1563-76.
- MULLER, J. C.  
1975 "La royauté divine" chez les Rukuba. Benue-Plateau State, Nigeria, *L'Homme*, XV, (1), (sous presse).
- NADEL, S. F.  
1942 *A Black Byzantium. The Kingdom of Nupe in Nigeria*. Oxford University Press for International African Institute, London.
- SASSOON, H.  
1962 a) "Biom Blacksmithing". *Nigeria Magazine*, 74, Sept. 1962, pp. 25-31, ill.
- SASSOON, H.  
1962 b) "Grinding Grooves and Pits in Northern Nigeria". *Man* 62, art. 232, pp. 145.